

## Isabelle Péhourticq, une nouvelle directrice éditoriale pour Actes Sud junior

Elle vient de prendre la suite de Thierry Magnier, qui se consacrera désormais à sa propre maison d'édition. Isabelle Péhourticq revient pour nous sur l'identité et les partis pris d'Actes Sud junior, dessine de nouvelles perspectives et nous en dit aussi, au passage, un peu d'elle-même.



↑  
Isabelle Péhourticq D.R.

### Repères

Le département petit frère Actes Sud junior est créé en 1995 par les éditions Actes Sud (issues de l'Atelier de Cartographie Thématique et Statistique, ACTES, elles-mêmes fondées en 1978. Il compte 740 titres à son catalogue. Avec 6 salariés au service éditorial, c'est la 47<sup>e</sup> maison d'édition jeunesse (en termes de CA : 3 millions d'euros en 2019).

### Pouvez-vous redessiner les contours de la maison Actes Sud junior, son identité ?

Nous sommes une maison d'édition généraliste, présente dans tous les domaines – albums, romans, documentaires, un peu de livres-jeux et livres-CD – qui s'adresse à tous les lecteurs : dès 2 ans jusqu'aux jeunes adultes.

Je dirais que nous avons une ligne éditoriale qualitative : grand soin accordé au choix des textes et des thèmes abordés, au travail des illustrateurs et à l'originalité des maquettes. Côté documentaires, par exemple, nous nous attachons à la mise en valeur de points de vue.

Nous avons aussi la volonté de développer une fidélité avec auteurs et illustrateurs.

### Vous prenez la suite de Thierry Magnier qui a été aux commandes pendant 15 ans. Quelle empreinte laisse-t-il derrière lui ?

Jusqu'à son arrivée en 2005, Actes Sud junior avait une ligne graphique très « chartée », encadrée. Nous mettions les titres dans des cartouches, nous imprimions sur papier ivoire. Nous nous inscrivions vraiment dans la continuité de ce qui se faisait chez Actes Sud côté adultes à l'époque.

Une des premières choses réalisées par Thierry à son arrivée a

été de casser ces codes, devenus contraignants et qui donnaient un petit côté vieillot à nos livres, notamment pour le traitement des couleurs, le rendu des images.

Certains secteurs comme l'album, qui étaient déjà présents, ont été beaucoup développés avec lui.

Nous avons créé des collections, des séries. Parmi celles qui se sont installées, retenons « Crocolou », « À petits pas », « Ceux qui ont dit non »...

### Pouvez-vous nous retracer votre parcours ?

Je suis arrivée dans l'édition tardivement, à 40 ans, après avoir un peu enseigné puis travaillé quinze ans dans le secteur textile. Cela n'avait donc rien à voir ! Mais j'avais fait des études de lettres et m'étais autocensurée, pensant l'édition inaccessible. Puis à la faveur d'un licenciement économique, j'ai pu faire une reconversion et ai été engagée en 2000, par Madeleine Thoby, la prédécesseuse de Thierry Magnier, pour développer le secteur des droits étrangers. Ensuite, en 2005, Thierry m'a proposé de prendre en charge les documentaires... ce que j'ai accepté bien volontiers !

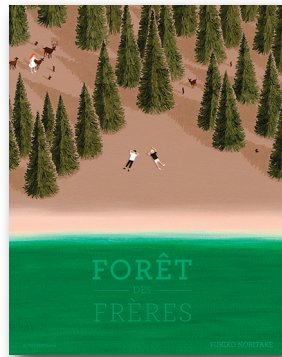
### Vous avez longtemps été responsable des documentaires dans la maison, allez-vous poursuivre cette activité parallèlement à vos nouvelles responsabilités ?

Je reste aux manettes du documentaire, pour les choix éditoriaux essentiellement. Il n'était pas envisageable pour moi de rompre, même si la charge est importante. Cela m'embêterait vraiment de laisser à quelqu'un d'autre ce que j'ai développé. J'ai une idée assez précise de ce que je veux dans le secteur.

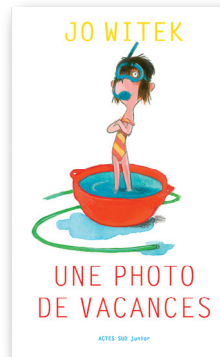
Si je devais définir ma ligne, je dirais qu'il y a d'abord cette notion de point de vue, très importante. Plutôt qu'une ligne encyclopédique et un titre qui aborde un sujet sous tous ses aspects, je préfère qu'on



↑ Carina Louart, ill. Marie De Monti : *La Planète en partage*, Actes Sud junior, 2014 (À petits pas).



↑ Yukiko Noritake : *Forêt des frères*, Actes Sud junior, 2020.



↑ Jo Witek, ill. Olivier Tallec : *Une photo de vacances*, Actes Sud junior, 2020.



↑ *DONG!*, n° 8, novembre 2020, Actes Sud junior, 2020.

prenne un sujet, aussi pointu soit-il, sous un angle singulier, avant de l'ouvrir petit à petit vers d'autres espaces : livres, Internet...

Il y a aussi cette exigence que j'ai de ne pas considérer le documentaire comme un livre où tout peut être éclaté dans tous les sens, avec de multiples paragraphes... Et même si les contenus sont scientifiques, il faut donner un récit, raconter, décloisonner les genres.

### En tant que directrice éditoriale, quelles sont vos perspectives de développement ?

En termes de continuité, nous allons nous appuyer sur les albums et sur des auteurs qui ont participé à notre image et ont trouvé un lectorat : par exemple Olivier Tallec (une vingtaine de titres chez l'éditeur), Magali Le Huche (série des *Jean-Michel* notamment) ou Antoine Dole (près d'une quinzaine de textes chez Actes Sud junior). Ils travaillent dans d'autres maisons, mais ils ont contribué à créer notre catalogue tel qu'il existe aujourd'hui avec des séries comme *Le Monstre du placard* (Antoine Dole et Bruno Salamone). Bien installées, ces séries ont encore un potentiel et nous sommes attachés à leurs personnages, à Jean-Michel par exemple, qui a été adapté en dessin animé, ce qui a un effet fort sur les ventes.

### Et en termes de rupture ?

Pour certaines collections, j'ai envie de me tourner vers des marchés plus grand public, pour avoir un peu plus de présence un peu partout et toucher d'autres enfants. Notre collection de poche « Encore une fois » illustre bien ce qui est possible dans ce champ à petits prix.

En albums, bien sûr, nous poursuivons notre recherche d'auteurs et d'illustrateurs — comme Yukiko Noritake publiée en 2020 (*Forêt des Frères*). Nous tenons à ces jeunes talents que nous essayons de suivre dès le départ, d'accompagner, de faire évoluer et d'inscrire dans notre catalogue de manière assez forte.

Côté documentaires, nous allons vers des choses pour les plus jeunes. Nous avons beaucoup travaillé sur les 9-12 ans et les ados. Mais nous avons encore des choses à faire pour les plus jeunes. Cela demande une vraie réflexion : rester exigeants et avec une écriture différente qui s'adresse aux plus petits.

Côté romans, nous allons nous concentrer sur la tranche 8-12 ans, où nous avons un espace à explorer.

Et bien sûr, nous allons poursuivre avec des auteurs devenus très, très représentatifs de ce que nous faisons en fiction : Jo Witek — avec qui nous démarrons la série *Le Clan des cabossés* —, Vincent Mondiot, qui a eu le prix Vendredi

2020 avec *Les Derniers des Branleurs*, Joanne Richoux, Jean-Philippe Blondel, Charlotte Erlih et Julien Dufresne-Lamy...

Bien évidemment, nous continuerons à ne pas nous interdire d'autres formes de fiction un peu exigeantes, comme nous l'avons déjà fait avec « D'une seule voix », qui accueille des romans destinés à être lus à voix haute... (voir « Le bref, un argument pour le roman ? », RLPE n° 317, pp. 136-141).

Je souhaite également essayer de pérenniser la revue pour les collégiens, *DONG!* qui a maintenant 2 ans, et pour laquelle nous n'atteignons pas encore l'équilibre. Nous allons faire une campagne Kisskissbankbank au printemps pour mieux la faire connaître et gagner de nouveaux abonnés. Nous collaborons beaucoup avec les professeurs-documentalistes des collèges pour amener la revue jusqu'aux lecteurs.

### Et le son ? Et le secteur des livres-disques que vous preniez aussi en charge ?

C'est devenu un marché compliqué. La dimension « son » a un coût important. Auparavant, on proposait un album et un CD à l'intérieur, le CD étant un plus, qui justifiait un prix de vente plus conséquent. Maintenant que les lecteurs de CD



↑  
Atlas d'Histoire. D'où vient la France ?,  
Actes Sud Junior, 2020.

ont disparu, que le son est proposé sur un autre support dématérialisé, les gens ne suivent plus sur les prix de vente. Mais les coûts de création de musique et de son sont toujours là... Ce secteur est arrêté pour le moment. Je pense qu'il faut prendre le temps d'une réflexion sur ce qui est audio, podcast pour la jeunesse. L'offre n'est pas claire, le modèle économique pas défini non plus... Il y a beaucoup à faire... C'est un défi.

**Vous avez aussi eu une activité d'auteur avec le personnage de Lulu (deux titres parus en 2014 puis 2016) et une activité de traductrice. Que retenir-vous de ces expériences ?**

Lulu n'a pas rencontré le succès espéré, dommage... je l'aimais bien pourtant ! Quand on est éditeur, on est dans la production, mais toujours à la marge. À un moment donné, j'ai eu envie de voir ce que ça faisait d'écrire... d'écrire et d'être publiée : de voir l'aboutissement de quelque chose que tu portes en toi, que tu promènes et qui, petit à petit, prend forme et gagne son indépendance... De la même manière, la traduction m'a permis de me confronter au travail du

texte, de façonner la matière...

J'avais aussi ce fantasme que l'on a tous en débutant : l'éditeur passant beaucoup de temps dans les textes. Mais dans la réalité de l'édition jeunesse, cette partie de notre travail est assez minime. On passe beaucoup plus de temps à s'occuper des contrats, des problèmes de fabrication, à rédiger des argumentaires commerciaux, à faire tout ce qui n'est pas à proprement parler de « l'éditorial » qui ne représente que 20 % de notre travail.

Écrire est une expérience que j'avais envie de faire et je l'ai faite. Ce n'est pas une frustration pour moi de n'avoir pas continué : je suis plus une éditrice qu'une autrice.

**Quel rôle un éditeur peut-il tenir aujourd'hui, dans un monde pas simple pour les jeunes ?**

On a vraiment constaté – surtout durant le premier confinement où les enfants étaient coincés à la maison avec leurs parents – que les livres jeunesse étaient une ressource irremplaçable. On a vu que les écrans ne pouvaient s'y substituer. Je pense qu'avoir eu des livres a aidé beaucoup d'enfants et de parents aussi. C'était

l'avantage d'avoir le temps, les gens ont récupéré du temps pour lire des livres ensemble, un temps qu'ils avaient peut-être un peu perdu de vue.

**En ce printemps 2021, comment se porte Actes Sud junior ?**

Je ne vais pas prétendre que l'année 2020 n'a pas été un peu compliquée ! Nous avons pas mal récupéré en fin de l'année, mais pas tout le retard pris en mars-avril. Mais nous avons quelques atouts et titres qui fonctionnent bien. Par exemple, début novembre, nous avons sorti l'atlas historique *D'où vient la France ?* sur lequel nous avons travaillé depuis 3-4 ans. En fin d'année, nous étions à près de 6 000 ventes. Je pense que le titre a su trouver son public parce qu'il répondait à une attente. Et cela nous a fait plaisir de voir qu'un pari comme ça, si important pour nous, marche alors même que le titre n'est vraiment pas sorti au bon moment.

J'espère aussi que nous allons bientôt pouvoir tous être à nouveau ensemble dans la maison. À distance, nous arrivons à avancer, mais j'ai un vrai manque des échanges informels que je peux avoir avec mes collègues, qui nous permettent d'être vraiment créatifs.

**La Revue des livres pour enfants est très lue des bibliothécaires, auriez-vous un message à leur faire passer ?**

Je n'aurais qu'une chose à leur dire : merci. Les bibliothécaires nous suivent bien et cela leur permet d'être des forces de proposition vis-à-vis des lecteurs. En tant qu'éditrice de documentaires, j'ai souvent été amenée à aller en bibliothèque, et j'ai été étonnée de leur grande connaissance de notre catalogue. Alors, oui, vraiment, merci !

**Propos recueillis par Anne Blanchard en février 2021**